Jehan de Paris.

Histoire de Jean de Paris, roi de France

A Troyes

[17--?]

Control Number: AES-1430
OCLC Number : 10759688
Call Number : W PN970.F7 JEHA2x
Author : Jehan de Paris.
Title : Histoire de Jean de Paris, roi de France.
Imprint : A Troyes : Chez Baudot, [17--?]
Format : 40 p. ; 17 cm.
Note : Title vignette.
Subject : Chapbooks, French.

HISTOIRE
DE
JEAN DE PARIS,
Roi de France.



A TROYES,
CHEZ BAUDOT, IMPRIMEUR-LIBRAIRE.

HISTOIRE
DE
JEAN DE PARIS,
ROI DE FRANCE.



A TROYES,
CHEZ BAUDOT, IMPRIMEUR-LIBRAIRE,
Rue du Temple, N° 43.



HISTOIRE DE JEAN DE PARIS, ROI DE FRANCE.

Comme le roi d'Espagne se vint jeter aux pieds du roi de France pour lui demander secours : et comme il le fit lever, lui en promettant.

IL fut autrefois un roi en France sage et vaillant, qui avait un fils âgé de trois ans, nommé *Jean*, lequel était à Paris avec la noblesse; car la France était en paix pour lors. Un jour le roi étant en son palais bien tranquille avec toute sa noblesse, le roi d'Espagne y arriva, qui se prosterna à ses pieds avec grands pleurs et gémissemens; ce que voyant le roi de France, il dit: Beau-frère et ami, modérez votre courroux jusqu'à ce que nous en sachions la cause; car nous vous aiderons de tout notre pouvoir. Sire, dit le roi d'Espagne, je vous remercie très-humblement de l'offre de votre grace il vous a plu me faire, parce que vous et vos prédécesseurs êtes conservateurs de tout notre royaume, noblesse et justice; je suis venu à vous pour vous dire mon infortune. Sachez, Sire, qu'à grand tort et sans raison, à cause d'un nouveau tribut qu'en mon royaume avait été mis, pour éviter la dangereuse entreprise que le roi de Grenade, infidèle à notre loi, avait faite contre mon royaume et la foi Catholique, les nobles de mon royaume ont par leur faute irrité le peuple contre moi, si bien qu'ils m'ont voulu faire mourir; il m'a fallu fuir le mieux

que j'ai pu et tiennent la reine ma femme, et une fille qui n'a que trois ans, assiégées dans une de mes villes, appellée *Ségovie*, et ont délibéré de les faire mourir pour avoir mon royaume; et disant cela pleurait aux pieds du roi de France, lequel le fit bientôt relever, puis lui dit en cette manière : Frère et ami, ne vous affligez point en votre cœur; mais prenez courage comme vous avez fait ci-devant, car je vous promets que demain au matin j'enverrai des lettres aux barons et peuples de votre royaume, et s'ils ne veulent obéir, j'irai en personne et les mettrai à la raison.

Quand le roi d'Espagne ouït cette promesse, il fut bien joyeux, et dit au roi qu'il le remerciait du bien qu'il lui présentait. De ceci furent joyeux les barons de France, car ils avaient grand desir de s'exercer en fait d'armes, car il y avait long-temps qu'il n'y avait eu de guerre en France. Tout ce jour le roi d'Espagne fut bien régalé, et pour lors il ne fut parlé d'autre manière, sinon de faire bonne chère, car les barons et gentils hommes français commencèrent à faire des joûtes pour réjouir le roi d'Espagne.

Comme le roi de France écrivit aux barons d'Espagne, qu'ils eussent à venir réparer le tort et déshonneur qu'ils avaient faits à leur roi.

Le lendemain matin le roi fit écrire une lettre comme il s'ensuit, et en marge ce dessin était écrit : De par le roi; et le contenu de sa letre était ainsi : Très-chers et bien aimés, nous avons reçu la complainte de notre bien-aimé frère, le roi d'Espagne, votre naturel Seigneur, qu'à tort vous avez chassé de son royaume, et qui pis est, tenez assiégées notre sœur, sa femme, et plusieurs autres cas qu'avez faits a l'encontre de lui, qui sont de mauvais exemples. Pour ce, nous voulons savoir la vérité, pour en donner telle punition qu'il appartiendra; car

nous l'avons mis en notre sauve-garde, lui et sa famille et tous ses biens, vous mandant que sans délai vous leviez le siège devant la reine votre naturelle dame, et lui fassiez telle obéissance que ci-devant lui avez faite; avec ce, envoyez vingt des principaux d'entre vous, avec telle compagnie qu'il vous semblera bon, pour dire les causes qui vous ont émus à ce faire, pour en rendre raison comme leur appartiendra, vous notifiant que si vous y faites faute, nous irons en personne, et ferons telle punition, qu'il en sera perpétuelle mémoire. Fait à Paris, le premier jour de mars; et au-dessus desdites lettres est écrit: Aux barons et peuples d'Espagne. Incontinent le roi fit dépêcher un messager, auquel furent données les lettres, et le roi commanda de faire diligence.

Comme le héraut du roi de France apporta la réponse que lui avaient faite les barons d'Espagne.

Quand le héraut fut de retour à Paris, il s'en alla descendre au palais, puis vint en la chambre où était le roi, auquel il dit: Sire, il vous plaira savoir que je viens de Ségovie où j'ai trouvé grand peuple qui tient la ville assiégée, où j'ai présenté vos lettres aux barons et capitaines de l'armée qui se sont assemblés, et les ont fait lire par un de leurs gens; et ayant pris congé, m'envoyèrent quérir, et me firent réponse de bouche seulement, disant qu'ils s'émerveillaient de ce que vous preniez si grande peine d'une chose qui ne vous touche en rien, et que vous ne vous mettiez pas en peine d'aller les chercher; car pour vos lettres, si pour toutes menaces, ne laisseront pas d'exécuter leur entreprise, disant qu'ils n'ont que faire de vous; je les requis qu'ils me laissassent réponse par écrit; ils me répondirent que je n'en aurais point, et que dans six heures je quittasse le pays.

Quand je vis qu'autre chose ne pouvais faire, je partis promptement, et me semble que la ville est assez forte pour tenir long-temps, même il y a des vivres. Quand le roi entendit la réponse, il fut très-mécontent, et non sans cause; mais les barons de France en étaient fort joyeux, car ils avaient volonté que le roi y allât en armes, comme il fit. Incontinent le roi de France manda ses barons, capitaines et chefs de guerre, et à la fin de mai en suivant les rois de France et d'Espagne partirent de Paris avec cinquante mille combattants, et vinrent passer à Bordeaux, et de-là à Bayonne.

Comme le roi de France arriva en Espagne, ne trouva personne en son chemin, sinon le gouverneur, lequel s'enfuit aussitôt.

Quand le roi fut près d'Espagne, il fit mettre ses gens par ordre, et donna la charge de l'armée au roi d'Espagne. Ils entrèrent en Biscaye, toujours serrés ensemble, car jamais ils n'étaient éloignés les uns des autres, et ne trouvèrent aucune aventure digne de mémoire qu'ils ne fussent bien loin en Espagne, où ils trouvèrent le gouverneur avec cinq mille combattans assez mal en ordre. Quand ils virent les Français bien nombreux, ils s'enfuirent. Les François n'en firent pas grand compte, car ils devoient aller faire lever le siège de Ségovie; ils arrivèrent à Burgos qui leur fut ouvert, qui est une des bonnes cités du pays; le roi les prit à merci, pour ce qu'ils avoient aussi-tôt obéi.

Comme les ambassadeurs et les barons d'Espagne vinrent vers le roi de France.

Les rois de France et d'Espagne séjournèrent huit jours à Burgos. Pendant ce temps le roi de France remit à l'obéissance une partie des villes qui faisaient rebellion; il les mettait à feu et à sang, aux autres il les pardonnait entièrement; de sorte que de toutes les villes on apportait les clefs au roi de

France. Huit jours après ils allèrent à Ségovie, ils trouvèrent en chemin les messagers des barons, qui venaient vers le roi pour traiter de paix, et furent faites plusieurs remontrances de la part des barons, se plaignant du roi d'Espagne; mais pour conclusion, le roi qui était sage et connaissant leur malice, leur fit réponse qu'ils se missent en défense, car jamais il ne prendrait à merci, jusqu'à ce qu'il vît que les nobles vinssent se mettre à genoux devant le roi pour lui crier merci, le peuple en chemise, et que des plus coupables il en punirait cinquante, afin qu'il en fût fait mémoire.

Alors ceux qui étaient venus pour ladite ambassade, furent bien étonnés, et non pas sans raison, voyant qu'à la puissance de France ils ne pouvaient résister, et que déjà les deux tiers du pays étaient en sa main. Ils firent tant, qu'ils obtinrent du roi dix jours de répit, pour aller dire des nouvelles à ceux qui les avaient envoyés. Quand ils furent devers eux et eurent fait leur rapport ils furent si étonnés, que les plus hardis ne savaient que dire.

Comme les ambassadeurs des barons d'Espagne rapportèrent la réponse au roi de France, et comme le populaire vint pardevers le roi lui crier merci, quand ils surent sa venue.

Il faut entendre que le peuple était séparé d'avec les grands seigneurs, et voyant qu'il ne pouvait lui résister, ils vinrent à la merci du roi, comme les ambassadeurs leur avaient dénoncé. Alors le roi les reçut, et s'informa diligemment des principaux perturbateurs, et trouva que quatre des plus grands d'Espagne avaient conspiré pour parvenir au royaume à leur volonté. Ceux-là furent pris, et cinquante de leurs complices que le roi fit mener à Ségovie vers la reine, laquelle vint au-devant du roi de France et de son mari. Quand elle fut arrivée, elle se mit à

genoux, et ne voulut point se relever, que le roi n'eût descendu de cheval. Il la baisa bien tendrement. La reine lui dit : très haut et puissant roi, qui, de votre grace, avez délivré cette pauvre captive, je prie Dieu de me faire la grace de vous reconnaître. Belle-sœur, dit le roi, en récompense, ne parlons plus que de faire bonne chère. Allons avertir votre mari qui est ici près. Sire, dit-elle, quand je vous vois, je vois tout, je ne vous quitterai point jusqu'à la ville Le roi ayant égard à l'humilité de cette dame, la fit monter à cheval, et la mena avec lui vers le roi d'Espagne son mari, qui leur fit grandes fêtes. Ils allèrent en devisant jusqu'à Ségovie, laquelle était tendue de tapisseries, et fut reçu le roi en honneur et triomphe, dont lui, ses barons et tous ses gens de guerre furent fort contens. En effet depuis long-temps on avait fait telles fêtes triomphales.

Comme le noble et puissant roi de France entra en la ville de Ségovie, le roi, la reine et plusieurs personnes qu'il menait avec lui, pour en faire telle punition qu'il appartiendrait.

Cette fête dura quinze jours à Ségovie, où il y eut des jeux et ébattemens qu'il serait long de raconter. Il ne laissa pas de faire justice de ceux qui avaient commencé la sédition. Quinze jours après, il fit dresser un échafaud au milieu de la ville, et étant devant tout le peuple, il fit décoler les quatre principaux coupables, puis il envoya en chaque ville, cinq des autres pour donner exemple d'obéir à leur roi mieux qu'ils n'avaient fait. Alors il mit le roi d'Espagne en son royaume, et fut obéi et craint plus que jamais. Après cela le roi s'en retourna en France, voyant que tout était pacifié.

Comme le roi d'Espagne et la reine sa femme, voyant que le roi de France voulait s'en retourner, se vinrent agenouiller

devant lui, en le remerciant du service qu'il leur avait rendu, et lui recommandèrent leur fille.

Le roi et la reine d'Espagne voyant que le roi s'en retournait, ne savaient de quelle manière le remercier du bien et de l'honneur qu'il leur avait faits; par quoi devant tout le peuple se jetèrent à ses pieds, disant: très-puissant roi, nous savons bien que vous ne pouvez rester ici plus long-temps à cause des affaires de votre royaume, il ne nous est pas possible de vous récompenser: toutefois, Sire, nous vous prions que veuilliez mettre sur nous et nos successeurs, tel tribut qu'il vous plaira; car nous voulons dorénavant tenir notre royaume de vous, comme de bons et loyaux sujets. Quand le roi eut entendu ces paroles, il eut pitié d'eux, et leur dit en les relevant: amis, croyez que l'envie d'acquérir et de gagner du pays ne m'a pas fait venir en votre royaume, mais de vouloir de justice augmenter et honneur garder et vous prie qu'il ne soit plus parlé de ces choses. Ne grèvez plus personne, pensez à gouverner sagement vos sujets en bonne justice et crainte de Dieu, et par ce moyen, régnerez en prospérité et non autrement, et si quelque chose vous survient, vous me le ferez savoir, et sans autre je vous secourrai.

Quand ils virent le grand amour que le roi de France leur portait, la reine prit leur fille qui était de l'âge de cinq ou six mois entre ses bras, requérant le roi de France que son bon plaisir fût d'entendre une petite requête qu'ils voulaient lui faire. Je le veux, dit le roi. Alors la reine commença à dire: Sire, puisque ainsi est qu'en vous avons mis toute notre espérance, nous vous prions que cette pauvre fille que vous voyez entre mes bras, vous soit recommandée, car nous sommes hors d'espérance d'avoir d'autres enfans. Ils étaient tous deux fort

âgés; si Dieu lui fait la grace de venir à l'âge de se marier, vous aurez pour agréable voir comme il vous plaira, et ce que vous verrez qu'il sera nécessaire et à lui donner le gouvernement de ce pays, desirant qu'il y soit pour vous ordonné, car c'est bien la raison. Quand le roi de France vit leur grande humilité, le cœur lui attendri et eut pitié d'eux, répondant de cette manière: amis, je vous remercie de la grande affection que vous avez envers moi, et sachez que votre fille n'est pas à refuser. Si Dieu donne la grace à mon fils de vivre en âge parfait, et votre fille aussi, je serais fort joyeux qu'ils fussent conjoints en mariage, et si Dieu me laisse vivre jusqu'à ce temps, je vous promets que mon fils n'en aura point d'autre que votre fille. Sire, ne pensez pas que le roi mon mari et moi soyons si présomptueux, que ce que nous avons requis soit afin que vous le preniez pour votre fils, mais seulement pour quelqu'un de vos barons; car trop d'honneur serait de lui donner votre fils, d'autant que nous ne l'avons pas mérité. Certes, dit le roi, ce qui est dit est dit, s'il plaît à Dieu que nous vivions, il n'en sera plus parlé, car maintenant nous ne pouvons autrement faire sinon prendre congé de vous. Vraiment, dit la reine, s'il vous plaît, mon mari et moi, avec tous les barons, vous conduirons jusqu'à Paris, car j'ai très-grand desir de voir la reine de France.

Mes amis, répondit le roi, vous ne pouvez pas bonnement venir, car votre peuple qui nouvellement est réduit à la sujétion, pourrait récidiver en peu de temps, pour ce que tous les coupables ne sont pas morts, ni les parens punis, et qu'il pourrait entreprendre quelque chose de mauvais à l'encontre de vous, par quoi je vous conseille de rester ici, et de les tenir en bonne paix, vous tenant sur

vos gardes, et craignez Dieu, et le servez dans toutes œuvres, et bien vous en viendra, car sans grace vous ne pouvez rien avoir. Je vous recommande aussi l'état de notre mère la sainte église, et les pauvres qui sont les membres de J. C. et gardez-vous bien qu'ils ne soient opprimés ni foulés, et Dieu vous aidera; et après ces remontrances et enseignemens que le roi fit en présence de plusieurs seigneurs, barons et chevaliers, tant de Ségovie que d'Espagne, ils prirent congé les uns des autres avec beaucoup de peine.

Comme le roi de France, après qu'il eut pris congé du roi d'Espagne et de la reine, revint en France, accompagné de sa noblesse.

Toutefois pour abréger, le roi partit d'Espagne, ceux du pays l'accompagnèrent quelque temps; le roi d'Espagne donna de riches dons au roi et aux barons de France, tellement qu'il n'y en eut pas un qui ne fût content; ils firent tant par leurs journées qu'ils vinrent à Paris où ils furent honorablement reçus, et dura la fête dix jours, puis chacun s'en retourna à sa maison.

Comme le roi de France mourut après son retour d'Espagne.

Au bout de quatre ou cinq ans, le roi de France devint malade, et à la fin il mourut, dont fut porté grand deuil par tout le pays, principalement de la reine: il fut embaumé comme à tel prince appartenait, et fut porté à Saint-Denis avec les autres. Les obsèques faites, la reine prit le gouvernement du royaume, parce que le roi Jean son fils était encore jeune, et le gouverna en paix et tranquilité.

Comme le roi d'Espagne mena grand deuil après la mort du roi de France.

Les nouvelles arrivèrent en Espagne comme le roi de France était mort, dont le roi et la reine et tous les barons menèrent grand deuil, et il n'y eut

aucun monastère, cour ni église, où l'on ne fît des obsèques, et le roi et la reine portèrent un an le deuil ; mais néanmoins il n'y a deuil qui au bout de quelque temps ne passe, quand les parties sont si loin l'une de l'autre. Le roi et la reine d'Espagne firent nourrir leur fille sagement, lui faisant apprendre toutes bonnes mœurs, et à parler tous les langages, tant qu'on ne savait fille dans tout le royaume plus belle, plus sage et plus gracieuse qu'elle était.

Le père et la mère devinrent vieux et n'avaient que cette fille âgée de quinze ans ; ils jugèrent entr'eux qu'il était temps, pour mieux faire à leur consolation, de la marier à quelqu'un qui gouvernât le royaume, et se faisaient enquérir par toutes lettres, si l'on pouvait trouver mari qui fût propre pour leur fille, car ils avaient oublié la promesse faite au roi de France, si bien que les nouvelles en vinrent au roi d'Angleterre qui, pour lors, était veuf; par quoi il délibéra d'envoyer un ambassadeur.

Comme le roi d'Angleterre fiança la fille d'Espagne appellée Anne, par procureur.

Quand le roi d'Angleterre eut ouï parler de cette fille qui était si belle, il pensa lui même qu'il était bon de la faire demander : à cette cause, il envoya une compagnie de chevaliers en ambassade, pour demander la fille d'Espagne en mariage, et donnèrent de riches présens à la fille, qui leur fut accordée pour l'amour de son père et de sa mère ; les fiançailles furent faites par procuration, et fiança le comte de Lancastre au nom du roi ; dont les Anglais furent fort joyeux, puis huit jours après retournèrent dire la réponse au roi, et leur permit de l'amener pour parachever le mariage.

Comme les ambassadeurs portèrent la nouvelle au roi d'Angleterre de ce qu'ils avaient fait avec le roi d'Espagne.

Les ambassadeurs furent reçus à grand honneur

du roi d'Angleterre, qui les interrogea touchant le mariage. Le comte de Lancastre répondit comme il avait fait étant arrivé en Espagne; qu'il avait parlé au roi et à la reine qui étaient bien aises du mariage, et qu'après l'avoir fiancée comme procureur il avait mis terme d'épouser en quatre mois. Le roi fut tellement joyeux qu'il fit crier par tout Londres, qu'on eût à faire la fête pendant huit jours, un grand appareil pour épouser celle qui avait gagné son cœur. Or le roi d'Angleterre ne trouvant pas assez de draps d'or en son pays, il délibéra de passer à Paris pour s'en fournir. Il partit d'Angleterre et vint en bonne compagnie, car en ce temps-là on ne parlait point de guerre; il vint descendre en Normandie avec quatre cents chevaux accommodés à la mode de Paris, et firent tant par leurs journées, qu'ils arrivèrent à Paris où était le jeune roi de France, âgé de dix-neuf à vingt ans, avec sa mère qui tenait son royaume en bonne paix.

Comme la reine de France envoya au-devant du roi d'Angleterre les plus grands de ses barons et bourgeois de la ville de Paris.

Quand la reine de France sut la venue du roi d'Angleterre, elle envoya au-devant les barons et bourgeois de la ville de Paris en bonne ordonnance. Ce jour le jeune roi, qui n'était pas à Paris, vint saluer la reine qui le fêtait. Ainsi qu'ils étaient au souper, le roi anglais déclara son voyage, et loua la beauté de la princesse, et ne fut parlé d'autre manière. Après souper, les joueurs d'instrumens vinrent, et commencèrent tous à danser, faisant bonne chère. Le roi anglais desirait fort voir le jeune roi de France, néanmoins après avoir bien passé le temps, le roi anglais s'en alla, et ses gens furent joyeux de l'honneur que la reine leur avait

fait. Quand le roi fut en sa chambre, il commença à louer beaucoup la reine du bon traitement qu'elle leur avait fait; mais quant à la reine, il lui souvint des paroles que le feu roi de France son mari, lui avait dit quand il s'en revint d'Espagne; aussi desirait-elle que son fils fût marié. C'est pourquoi elle lui en parla, il y consentit, et lui dit: ne desirant pas que le roi d'Angleterre sache notre dessein, de crainte qu'il ne me prévienne, je changerai mon nom et ferai aller mon armée d'une autre voie: mes chariots auront souvent nouvelle de moi. Quand je serai arrivé par de-là selon que je verrai la manière d'épouser ou non, je le ferai. Je vous prie d'en dire votre avis, car je ne veux rien faire sans votre bon conseil.

La reine entendant si sagement parler son fils, en fut joyeuse, et aussi ceux de son conseil, et elle dit: mon fils, vous avez sagement pris votre intention de vous en aller de la manière que vous avez proposée; car principalement nul mariage ne se doit faire, si les parties n'y consentent, et je veux que vous alliez au plus haut état que faire se pourra, car votre père en revint en grand honneur et triomphe. Tous furent de même opinion, et quand tout fut conclu, on ordonna que le roi ne verrait le roi d'Angleterre que secrétement, afin qu'il ne fût connu que de lui; et les plus belles bagues, chaînes, colliers et autres choses nécessaires servant au mariage seraient portés en Espagne, et qu'on en laisserait une partie pour aider à fournir le roi d'Angleterre et que la reine l'entretiendrait sept à huit jours, jusqu'à ce que le roi de France fût prêt à partir.

Le duc d'Orléans eut charge de faire l'appareil de ce qui était nécessaire. Il prit des plus honnêtes barons de la maison du roi, tous de son âge, et cent jeunes gens fort beaux, et se firent tous habiller

comme il leur sembla le mieux ; et le roi retourna au bois de Vincennes, et dit au duc d'Orléans qu'il fît diligence, et qu'incontinent que tous les barons seraient prêts, on les emmenât à Vincennes. Et cependant les ducs d'Orléans et de Bourbon qui avaient toute la charge, firent apprêter deux mille hommes des plus grands du royaume, et quatre mille archers avec tous les équipages de cuisine, et autres choses nécessaires, même plusieurs gardes pour conduire le grand nombre des chariots et habits qu'ils menaient dans lesquels étaient les draps d'or et de soie, et autres richesses sans nombre qui suivaient avec lesdits chariots; tailleurs et brodeurs qui faisaient habillemens de diverses manières. Pendant cela, la reine entretenait le roi anglois du mieux qu'elle put en attendant que son fils fût prêt.

Cependant le roi anglais fit chercher des draps d'or et de soie, mais il en trouva fort peu, car le roi de France avait pris les plus beaux et meilleurs. Cependant ses gens s'en allaient les uns d'un côté, les autres d'un autre, tellement que le roi anglais ne s'en apperçut point du tout.

Comme les cent chevaliers et pages tous montés et habillés de même, arrivèrent devant le roi de France à Vincennes.

Les cent chevaliers et les cent pages vinrent bien équipés et habillés, car ils étaient tous vêtus d'un velour brodé tout alentour de fin or, les pourpoints étaient tous de satin cramoisi merveilleusement beaux et bien en point ; mais par-dessus tout, le roi était le plus beau, car il était puissant homme.

Il défendit à ses gens de dire à personne qui il était, sinon qu'il avait nom *Jean de Paris*, et qu'il était fils d'un riche bourgeois de cette ville, qui lui avait laissé de grandes richesses après son décès.

Quand il sut que le roi d'Angleterre voulut partir de Paris, il partit le lendemain, et prit son chemin

par la Beauce, car il savait que le roi d'Angleterre devait passer par Bordeaux. Pour ce, il s'en alla devant jusqu'à Estampes. Quand il fut averti que le roi d'Angleterre venait, il partit d'Estampes, et se mit à chevaucher la Beauce tout doucement, pour attendre le roi d'Angleterre. Ce fut un mardi après que le roi, qui Jean de Paris se faisait nommer chevauchait avec deux cents chevaux grisons, tel comme vous avez ouï, son armée était allée par un autre chemin, afin que l'anglais ne les apperçût, et conduisait les chariots et richesses de Jean de Paris. Le roi anglais arriva à Es ampes: ses gens lui dirent que devant il y avait une compagnie de gens bien accoutrés, et qu'il serait bon d'y envoyer.

Comme le roi d'Angleterre envoya un hérault pour savoir ce que c'était, et qui en était chef.

Quand le roi d'Angleterre entendit cela, il commanda d'aller quérir un hérault; lequel venu, le roi commanda d'aller voir cette compagnie, et qu'il s'enquît et demandât qui en était le seigneur, et qu'il le saluât de sa part. Incontinent le hérault partit, et fit tant, qu'il arriva près d'eux, et le regarda volontiers, les voyant chevaucher en belle ordonnance, et tous les chevaux pareils.

Il prit courage et se mit en la garde de Dieu, et vint jusqu'auprès des derniers, et dit: Dieu vous garde, messeigneurs; le roi d'Angleterre, mon seigneur, qui vient après, m'envoye vers vous pour savoir qui est le capitaine de cette belle compagnie. Ami, dit l'un d'eux, elle est à Jean de Paris, notre maître. Est-il ici, dit le hérault? Oui, dirent les français, il chevauche un peu devant. Vous semble-t-il que je puisse lui parler? vous pourrez parler à lui, si vous chevauchez légèrement. Comment le connaîtrai-je? vous le connaîtrez à une petite baguette blanche qu'il porte en sa main. Le hérault chevauche

par la presse, et était étonné de voir un si grand triomphe; et se hâta tant qu'il vit celui qu'il demandait, et le salua honorablement, disant :

Très-haut et puissant seigneur, je ne sais pas vos titres par quoi je puisse vous honorer, si m'aurez pour excusé. Vous plaise savoir, mon redouté seigneur, que le roi d'Angleterre, mon maître, m'envoie à vous pour savoir quels gens vous êtes, car il est bien près, et desire d'être en votre compagnie.

Mon ami, vous direz à votre maître que je me recommande bien à lui, et que s'il veut chevaucher légèrement, il nous pourra atteindre, car nous n'allons pas fort. Que dirai-je que vous êtes ? Mon ami, dites-lui que je m'appelle Jean de Paris. Le héraut n'osa plus l'interroger, doutant de lui déplaire; il retourna vers son seigneur, tout étonné de ce qu'il avait vu. Il lui dit qu'ils étaient environ deux cents chevaux, tous d'un même poil, et y avait cent chevaliers et cent pages tous d'un même âge; j'ai tant fait que j'ai parlé à leur maître, que j'ai salué de votre part; il m'a dit que son nom est Jean de Paris : je n'ai osé l'interroger plus avant : il n'y a point de différence entr'eux, sinon qu'il porte une baguette blanche en sa main, et est merveilleusement beau par dessus tous les autres.

Comme le roi d'Angleterre communila à ses barons qu'ils chevauchassent fort, quand il sut nouvelle de Jean de Paris.

Or chevauchons, dit le roi anglais, et commanda à ses principaux barons qu'ils chevauchassent en belle ordonnance. Quand il eut atteint les derniers, il les salua bien humblement; ils lui rendirent le salut, puis il leur dit : Je voudrais que vous m'eussiez montré Jean de Paris, qui est le seigneur de cette compagnie.

Sire, dirent-ils, nous sommes ses serviteurs, et le

trouverez un peu plus avant, il porte une baguette blanche en sa main. Le roi d'Angleterre chevaucha jusqu'à Jean de Paris et le salua.

Comme le roi anglais arriva à Jean de Paris, le salua fort doucement, et Jean de Paris lui rendit le salut.

Dieu vous donne honneur, Jean de Paris, et ne vous déplaise, car j'ignore votre seigneurie.

Sire, dit Jean de Paris, vous le savez bien, car c'est mon titre Jean de Paris; mais je desire savoir le vôtre. Je suis le roi anglais, et me vais marier en Espagne avec la fille du roi. A la bonne heure: et moi je m'en vais passer le temps par le pays, et j'ai délibéré jusqu'à Bordeaux, et plus loin s'il est ma volonté. Dites-moi, dit l'anglais, de quelle qualité êtes-vous, vous qui menez telle compagnie. Mais, répondit il, je suis le fils d'un riche bourgeois de Paris, qui va dépenser une partie de ce que mon père m'a laissé. Vous serez bientôt à bout. Jean de Paris répondit: de cela ne vous embarrassez, car j'en ai bien d'ailleurs; mais chevauchons plus fort, afin de coucher aujourd'hui près d'Orléans à six lieues du moins; ci allèrent plus qu'ils n'avaient accoutumé. Le roi anglais disait par fois à ses gens: Cet homme est fou de dépenser son bien par le pays.

Sire, dirent ses gens, il a belle contenance; s'il n'était pas sage, il n'eût pu assembler une telle compagnie. Il est vrai, dit le roi anglais, et si je ne sais que penser; mais il est impossible de croire que le fils d'un bourgeois puisse maintenir un tel état.

Puis piquoit et venoit parler à Jean de Paris, qui ne tenait compte de lui que bien à point et en bonne sorte.

Si tenait belle gravité, et avait belle contenance, puis quand il fut près d'un lieu nommé *Amenai*, Jean de Paris dit au roi anglais qui le regardait fort: Si c'est votre plaisir de prendre en gré de venir

souper avec moi, nous ferons bonne chère. Je vous remercie, dit le roi anglais; mais je vous prie que vous veniez avec moi, nous deviserons des choses qu'avons vues. Non, dit Jean de Paris, je ne laisserai pour rien mes gens, et en parlant de beaucoup de choses, ils arrivèrent au lieu pour loger la nuit, où il trouva ses fourriers qui avaient préparé ses logis somptueusement; car les cuisiniers et maîtres d'hôtel alloient devant, ce que le roi anglais ne faisait; c'est pourquoi il alloit prendre ce qu'il trouvait par les hôtelleries. Quand ils furent arrivés dans la ville, chacun alla dans son logis avec sa compagnie.

Comme le roi d'Angleterre s'en alla en son logis, et comme Jean de Paris lui envoya de ses biens à souper.

Quand Jean de Paris fut entré en son logis, il fut fort joyeux; le souper était prêt, auquel il y avait quantité de venaison et volailles de toutes sortes; car il y avait des gens qui ne faisaient autre chose que d'aller par le pays, et acheter ce qui était nécessaire. Les gens du roi anglais firent tuer bœufs, moutons et volailles tels qu'ils les purent trouver.

Quand il fut temps de souper, Jean de Paris fit porter au roi d'Angleterre de grands plats d'or et d'argent pleins de viandes de toutes sortes et du vin à foison, dont le roi et tous ses gens furent étonnés.

Lors il remercia, et s'assit à table pour souper, tandis que cette viande était chaude, car son souper n'était pas prêt; ils tinrent grand discours de Jean de Paris, et le roi anglais disait: Vraiment, c'est une chose bien forte à croire, qui ne le verrait; toutefois c'est un beau passe-temps que sa compagnie.

Plût à dieu qu'il voulût tenir notre chemin.

Certes, dit un anglais, si fait-il jusqu'à Bordeaux, comme il dit. Le roi dit : J'en suis fort joyeux ; mais nous n'avons rien de quoi nous puissions aider : je veux que vous soyez six qui l'irez remercier des biens qu'il nous a envoyés, et lui demanderez s'il veut venir coucher en notre logis. Volontiers nous irons et en dirons des nouvelles, s'il leur plaît nous laisser entrer.

Comme le roi d'Angleterre envoya ses barons à Jean de Paris pour le remercier de ses biens et lui dire de venir en son logis.

Aussi-tôt que les barons du roi anglais furent arrivés au quartier de Jean de Paris, ils furent étonnés de voir tant de gardes à la porte ; ils furent tous émerveillés : les gardes demandèrent qui ils étaient. Ils répondirent : Nous sommes au roi d'Angleterre, lequel nous envoie vers Jean de Paris, pour le remercier des biens qu'il lui a envoyés ; faites-nous parler à lui. Volontiers, dirent les gardes, car il nous a recommandé de ne rien refuser aux anglais.

Les barons furent émerveillés de ce qu'ils voyoient quand ils furent dans le logis de Jean de Paris ; ils trouvèrent d'autres gardes auxquels ils dirent la cause de leur venue. Lors le capitaine de ces gardes alla savoir s'il les laisserait entrer. Etant revenu, il dit aux anglais : Messeigneurs, notre maître est à table, mais nonobstant il veut bien que vous entriez : Venez après moi. Quand le capitaine entra dans la salle, il se jeta à genoux ; ainsi firent les anglais, qui le voyant en cet état furent étonnés, vu que Jean de Paris était seul à table, ses gens autour de lui, et ceux à qui il parlait mettaient un genou à terre, puis quand il eut soupé et rendu graces à Dieu, les instrumens de toutes sortes commencèrent à jouer mélodieusement, puis on les mena souper avec les nobles barons de France, et furent fort bien servis.

Ils furent étonnés de la quantité de biens et de volailles, de l'or et de l'argent qu'il y avait. Après souper, les anglais prirent congé et retournèrent vers leur maître, auquel ils racontèrent ce qu'ils avaient vu, dont il fut étonné. Le lendemain Jean de Paris fut à l'église, où on lui avait tendu un riche pavillon, puis fut commencée la messe avec les musiciens qu'il menait avec lui. Il y eut des Anglais qui furent tout réciter au roi anglais, qui vint aussitôt à l'église. Jean de Paris lui fit dire de venir sous son pavillon, qu'il serait plus à son aise.

J'irai volontiers, dit le roi anglais : quand il entra dans le pavillon, il salua Jean de Paris, lequel lui rendit le salut et lui fit place auprès de lui. Il faisait beau voir le pavillon et ceux qui y étaient. La messe étant dite, chacun prit congé, et vinrent en leur logis pour dîner.

Jean de Paris envoya au roi d'Angleterre de la viande toute chaude, comme il avait fait au soir, puis montèrent à la manière qu'avez oui, pour aller jusqu'à Bordeaux ; si bien que Jean de Paris avait ses logis faits et garnis de tout ce qui était nécessaire, et à chaque repas lui envoyoit de la viande, lequel s'étonnait d'où il pouvait avoir tant de gibier.

Comme le roi anglais et Jean de Paris chevauchèrent ensemble, devisant par le chemin.

LE roi d'Angleterre, chevauchant par de là Bordeaux avec Jean de Paris, lui demanda s'il iroit avec lui jusqu'à Bayonne. Jean de Paris répondit qu'oui. Plût à Dieu, dit le roi d'Angleterre, que votre voyage s'adressât en Espagne par aventure. Aussi ferais-je, dit Jean de Paris, car après Dieu je suis ma volonté. C'est grande chose, dit le roi anglais, si vous vivez long-tems, il faudra bien changer de propos. Je n'ai garde, dit Jean, car j'ai plus de biens que je n'en puis dépenser de mon vivant.

Comme Jean de Paris et ses gens, voyant venir la pluie, vêtirent leurs manteaux et chaperons à gorge.

IL arriva un jour ainsi qu'ils chevauchaient, il commença à pleuvoir; et quand Jean de Paris et ses gens virent venir la pluie, ils prirent leurs manteaux et chaperons à gorge et vinrent ainsi accommodés jusqu'auprès du roi anglais, qui commença à les regarder en tel état. Alors il dit à Jean de Paris: Vous et vos gens avez trouvé de bons habillemens contre la pluie, lui et ses gens n'avaient nul manteau, car alors il n'y en avait point en Angleterre, et n'avaient pas la manière de les faire. Les anglais portaient leurs robes qu'ils avaient fait faire pour leurs noces; car en leurs pays on ne portait point de malles ni de babuts, par quoi vous pouvez bien penser comme étaient leurs robes. Les unes étaient longues, les autres courtes et fourrées de plusieurs fourrures qui étaient retirées à cause de l'eau: le lendemain le drap frottoit les fourures qui étaient gâtées. Lors Jean de Paris dit au roi: Sire, vous qui êtes roi et grand seigneur, vous devriez faire porter à vos gens des maisons pour se couvrir en temps de pluie. Alors il se prit à rire, et répondit: il faudrait avoir un grand nombre d'éléphans pour porter tant de maisons, puis se retira avec ses barons en riant, et leur dit: Navez-vous pas ouï ce que vient de dire ce galant? Ne montre-t-il pas qu'il est tel? il croit que le grand trésor qu'il a, lequel il n'a pas acquis, que rien ne lui est impossible.

Sire, dirent les barons anglais, c'est un beau passe-temps que sa compagnie; plût à Dieu qu'il voulût venir aux noces avec vous, en lui donnant une somme d'argent, vous seriez plus honoré! Je le voudrais, dit le roi; mais s'il venait avec nous, ce serait grande honte, car les dames priseraient peu notre état.

Les anglais le laissèrent partir, car la pluie les chargeoit tant qu'il n'y avait personne qui ne désirât d'être en son logis. Quand ils furent en la ville, chacun s'en alla en son logis ; le lendemain ils partirent, et vinrent loger à Bayonne, le jour suivant ils se mirent en chemin, et trouvèrent une rivière qui était mauvaise, en laquelle se noyèrent plusieurs anglais.

Comme en passant une rivière plusieurs gens du roi anglais se noyèrent ; et comme Jean de Paris et ses gens passèrent hardiment.

QUand les anglais furent près de la rivière, ils commencèrent à passer le gué ; il y en eut plus de soixante de noyés, qui étaient mal montés, dont le roi fut fort chagrin. Jean de Paris venait tout bellement après, qui ne s'étonnait guère de cette rivière, car lui et sa compagnie étaient bien montés. Et quand ils furent à la rivière, ils passèrent à la volonté de Dieu, car la rivière était devenue grosse, parquoi il y avait grand danger. Le roi d'Angleterre, qui était au bord de la rivière lamentait ses gens, et regardait comme Jean de Paris passait sans dommage. Lorsqu'ils furent passés, le roi anglais dit à Jean de Paris : vous avez eu meilleure fortune que moi, car j'ai perdu beaucoup de mes gens. Jean de Paris se prit à sourire, et dit : Je m'étonne que vous ne faites pas porter un pont pour passer vos gens, quand se vient aux rivières. Le roi anglais se prit à rire, nonobstant sa perte, puis lui dit : courons un peu, car je suis fort mouillé ; je voudrais bien être au logis. Alors lui dit Jean de Paris, qui feignit ne l'avoir pas entendu : Sire, chassons un peu par ce bois. Je n'ai pas l'envie de rire, dit l'anglais. Ils chevauchèrent tant qu'ils arrivèrent chacun en leurs logis, où les anglais commencèrent à regretter leurs parens qui étaient

noyés; mais patience, car il fallait aux noces, qui fût une partie cause d'oublier la mélancolie. Quand ce vint un autre jour qu'ils étaient aux champs, et quand le roi anglais eut oublié une partie de sa mélancolie, il demanda à Jean de Paris: Mon ami, dites-nous, je vous prie, en passant le temps, pour quelle raison vous venez en Espagne. Sire, dit Jean de Paris, volontiers je vous le dirai.

Je vous dirai pour vrai qu'il y a environ quinze ans que feu mon père, Dieu lui fasse pardon, vint chasser en ce pays: quand il partit, il tendit un lacet à une cane; je viens m'ébattre pour savoir si elle est prise. Vraiment, dit le roi anglais en riant, vous êtes grand chasseur qui venez si loin chasser du gibier; si elle est prise, elle sera pourrie et rongée des vers. Vous ne savez, dit Jean de Paris, car les canes de ce pays ne ressemblent pas aux nôtres; celles ci se gardent long-temps. De ceci rirent les anglais, qui n'entendaient pas à quelle fin il disait ces paroles; les uns disaient qu'il était fou, les autres non. Approchant de la cité de Burgos, où était le roi, en laquelle les noces se devoient faire, le roi d'Angleterre dit à Jean de Paris: Monseigneur, si vous voulez venir avec moi jusqu'à Burgos, puis vous avouer de moi, je vous donnerai de l'or et de l'argent largement, et si vous verrez une belle assemblée de dames et seigneurs. Sire, dit Jean de Paris, d'y aller je ne sais ce que je ferai, car ce sera si mon plaisir y est; et quand est de m'avouer de votre service, à cela ne vous faut penser, car votre royaume ne me le ferait pas faire; j'en ai plus que vous.

Quand le roi d'Angleterre entendit ce refus, il fut fort dolent, et eut bien voulu que Jean de Paris eût été en France, se doutant que s'il allait à Burgos, son état n'en serait pas prisé comme le

rien; mais il ne lui en osa plus parler, sinon qu'il lui dit: ne pensez-vous point y venir? Certes, dit Jean de Paris, peut-être que non, sinon que je trouverai en moi.

Mais le roi d'Angleterre pensa bien qu'il y viendrait, et s'étonnait fort.

Et quand ce vint au lendemain, Jean de Paris dit au roi d'Angleterre qu'il ne l'attendît pas, car il ne voulait bouger de tout le jour; alors le roi d'Angleterre partit, et tant chevaucha avec ses barons, que ce jour même il arriva à Burgos, où ils furent fort bien reçus, en grand honneur et triomphe, et tous ses chevaliers pareillement.

Comme le roi d'Angleterre arriva à Burgos, où il fut honorablement reçu.

ENviron les trois ou quatre heures du soir, le roi d'Angleterre arriva à Burgos, où il fut honorablement reçu, car il y avait une belle et somptueuse compagnie, où il y avait le roi d'Espagne, le roi de Portugal, le roi et la reine de Navarre, le roi d'Ecosse, le roi de Pologne et plusieurs autres princes, barons, dames et demoiselles qui étaient en grand nombre, qui tous firent grand honneur au roi anglois et à ses barons. Mais quand la fille du roi l'eut bien considéré, elle n'en fut pas joyeuse, et pensa en elle-même que ce n'était pas son fait; toutefois la chose était si avancée, qu'il n'y avoit point de remède pour garder l'honneur de son père.

Mais retournons à Jean de Paris, lequel ayant fait avancer son train, chevaucha tout le dimanche, jusqu'à deux lieues de la ville, et vint loger en une petite ville proche de-là: puis on envoya deux hérauts accompagnés de cinq cents chevaliers au roi d'Espagne pour demander logis pour Jean de Paris.

Comme les deux hérauts étant près de la porte, laissent les cinq cents chevaliers qui étaient venus avec eux, entrèrent en la ville, eux et deux serviteurs habillés de même.

D'un riche drap d'or étoient vêtus les hérauts montés sur deux haquenées richement harnachées : quand ils furent près de la cité, ils firent arrêter leurs gens jusqu'à ce qu'ils fussent retournés, et ne menèrent que chacun un page habillé de fin velours violet, et leurs chevaux harnachés de même. Ils entrèrent dans la ville, et demandèrent à parler au roi, pour lui dire quelque chose de la part de Jean de Paris. Alors on fut dire au roi d'Espagne qu'il y avait des hérauts de Jean de Paris qui demandaient à lui parler, et ce qui lui plaisait qu'on leur dît. Le roi dit : entretenez-les jusqu'à ce que nous ayons soupé.

Comme le roi d'Angleterre raconta les faits de Jean de Paris, dont il fut ri pendant le souper.

LE roi anglois voyant que Jean de Paris voulait venir à la fête, commença à dire : Sire, je vous prie de donner bonne réponse aux hérauts, car vous verrez merveilles. Et qui est-ce ? Jean de Paris, dit le roi d'Angleterre. Sire, dit il, c'est le fils d'un bourgeois de Paris, qui mène le plus beau train qu'on puisse voir. Combien y a-t-il de gens ? Deux ou trois cents chevaux bien harnachés. C'est une chose étonnante, dit le roi, qu'un simple bourgeois de Paris puisse maintenir un tel état si longuement comme de venir ici. Comment, dit le roi anglois ! de vaisselle d'or et d'argent il n'en manque point ; il est capable de payer un royaume ; car il semble mieux un songe qu'autre chose, et il est plus content en fait d'honneur qu'aucun homme, et je vous dis qu'il méprise honneur de roi contre le sien ; autrement il est bien doux, fort communicatif ; mais quelque manière qu'il ait, il semble qu'il tienne de la lune, car il dit des mots qui n'ont ni

chien ni queue, autrement on le jugerait homme. Mais encore, que dit-il, dit le roi d'Espagne ? Je vous le dirai. Un jour chevauchant ensemble qu'il pleuvait fort, lui et ses gens prirent certains habillemens qu'ils faisaient porter par des chevaux, qui les gardaient bien de la pluie ; je lui dis qu'il était bien en point pour la pluie. Il me répondit que moi qui était roi d'Angleterre, devait faire porter à mes gens des maisons pour les garder de la pluie. De ce mot ils se prirent à rire. Or écoutez, messieurs, dit le roi de Portugal, il ne faut pas se moquer des gens en leur absence ; je crois qu'il est homme sage, s'il peut trouver manière de mener une telle compagnie ; car il n'est pas vraisemblable que ce soit sans grand sens et entendement. Les paroles du roi de Portugal donnèrent foi aux seigneurs et dames. Vous n'avez encore rien ouï, j'en dirai des nouvelles. Un jour passant une rivière, plusieurs de mes gens furent noyés dans l'eau qui coulait roide, puis étant hors du rivage, comme je regardais la rivière, il s'en vint à moi pour me consoler, et me dit : vous qui êtes un puissant roi, vous devriez faire mener avec vous un pont pour faire passer la rivière à vos gens, afin qu'ils ne fussent pas noyés. Quand il eut dit cela, ils commencèrent à rire par la salle. Alors la fille du roi d'Espagne qui écoutait, lui dit : Monseigneur, je vous prie, dites-nous l'autre. Il répondit : volontiers je le dirai : L'autre jour, ainsi que nous marchions ensemble, je lui demandai en passant, quelle était la cause qui le faisait venir en ce pays ? il dit que son père avait, à son retour, tendu un lacet à une cane, et maintenant il venait voir si la dite cane était prise. Quand on ouït ces paroles, le roi commença à rire plus que devant ; et tellement fit durer ce qu'il récitait de Jean de Paris, que le souper fut parachevé.

Quand les tables furent levées, le roi envoya quérir les hérauts qui étaient richement accoutrés; lesquels étant devant la compagnie, saluèrent le roi, comme vous le verrez ci après.

Comme les hérauts de Jean de Paris entrèrent en la salle où était le roi d'Espagne, accompagné de plusieurs rois, barons, dames et chevaliers.

SIre, Jean de Paris mon maître, vous salue, et vous prie de lui faire donner un logis en un quartier de la ville pour lui et ses gens. Mes amis, dit le roi, pour le logis vous ne demeurerez pas, car je vous en ferai donner. Alors il envoya avec eux un maître d'hôtel, et leur dit: allez, mes amis; si vous avez besoin de quelque chose, je vous le ferai donner. Ils s'en allèrent par la cité; on voulut leur donner logis pour trois cents chevaux; ils n'en tinrent compte, et furent ramenés devant le roi, qui leur demanda s'il avoient assez de logis. Non, dirent les hérauts, il nous en faut dix fois autant. Comment, dit le roi d'Espagne, avez vous plus de trois cents chevaux à loger? Oui, Sire, plus de deux mille, ou ils ne viendront pas ici, il nous faut bien depuis la grande église jusqu'à la porte, et ne peuvent pas moins. Vous l'aurez demain matin, dit le roi d'Espagne. Alors ils prirent congé, disant qu'ils allaient quérir les fourriers pour marquer les logis. Dès-lors on ne parla plus que de Jean de Paris, et leur tardoit que le lendemain fût venu pour le voir.

Comme les hérauts rapportèrent à Jean de Paris la réponse que le roi d'Espagne leur avait faite.

LEs hérauts marchèrent toute la nuit pour aller dire à Jean de Paris la réponse que leur avait faite le roi d'Espagne; ils arrivèrent près de lui, et contèrent ce qu'ils avaient fait et la grande beauté de la pucelle: ce qui plut à Jean de Paris retourner pour aller conduire les cinq cents premiers chevaux

pour faire les logis, puis il appela tous les princes et barons, les priant de garder les commandemens. Quand ce vint le matin, les seigneurs et les dames qui étaient venus aux noces se levèrent bien matin dans la crainte de ne pas voir arriver Jean de Paris. Pendant qu'ils en parlaient, les deux hérauts et les deux pages arrivèrent, suivis des cinq cents chevaliers. Les nouvelles vinrent au palais que Jean de Paris venait, et quand les fourriers le virent, ils s'approchèrent du palais du roi, afin de savoir si Jean de Paris y était.

Comme les fourriers de Jean de Paris passèrent devant le palais du roi d'Espagne.

Alors les fourriers passèrent vers le palais du roi d'Espagne, qui les reçut fort honnêtement, leur demanda où étoit Jean de Paris. Ils répondirent qu'il n'était point en telle compagnie. Qui êtes-vous ? Nous sommes les fourriers qui venons faire les logis. Le roi entendant cette réponse, fut bien étonné, et dit au roi d'Angleterre : vous disiez qu'il n'y avait que trois cents chevaux, et en voilà plus de cinq cents qui sont passés. Voilà des gens bien en peine, dit la fille d'Espagne, vous devez régaler leur seigneur, qui nous vient faire tant d'honneur. Vraiment, ma fille, vous dites bien : je veux envoyer ces gens qui sont venus pour lui faire fournir linge, vaisselle et tapisseries. Alors il appella son maître d'hôtel, et lui dit : Allez au quartier qu'avez donné à ces gens, et leur faites donner ce qu'il faudra. Le maître-d'hôtel y alla, il les trouva en besogne ; les uns faisaient des barrières, les autres rompaient les maisons pour passer de l'une à l'autre, ou tendaient des tapisseries, et semblait que ce fût un monde. Quand le maître-d'hôtel vit cela, il fut bien étonné, et dit : Je viens ici pour demander ce qu'il vous faut, et je vous le ferai donner. Sire, ré-

pondit un héraut, dites au roi que nous le remercions, car les chariots arriveront qui portent ustensiles ; si le roi a besoin de tapisseries ou vaisselles d'or ou d'argent, nous en avons assez pour lui ; venez nous le dire, nous lui enverrons douze chariots chargés qui le fourniront. Le maître-d'hôtel alla tout émerveillé, et dit au roi devant toute la baronie et les dames qui écoutaient le rapport qu'il faisait.

Le roi fit célébrer la messe, où tous les princes et seigneurs assistèrent ; et quand ce vint la fin, voici un écuyer qui vint dire : Venez voir arriver Jean de Paris, et vous hâtez. Les rois prirent les dames par la main, et s'en vinrent aux fenêtres du palais ; les autres sortirent en la rue pour mieux voir.

Comme les conducteurs des chariots vinrent en bel ordre, ensuite ceux des tapisseries.

PEu après arrivèrent deux cents hommes d'armes bien en point, et allaient deux trompettes devant avec deux tambours de suisse et un fifre, et étaient montés sur de beaux chevaux qu'ils faisaient sauter, et marchaient deux à deux en belle ordonnance. Le roi d'Espagne demanda au roi anglais qui étaient ces gens-là. Je n'en sais rien, dit-il, car je ne les ai pas vus en notre voyage. Le roi de Navarre qui tenait la pucelle par la main, demanda : qui êtes-vous, messieurs ? Nous sommes les conducteurs des chariots de Jean de Paris, qui viennent peu après nous. D'abord vinrent les chariots de tapisseries, à chacun desquels il y avait huit coursiers richement harnachés, et y avait cinq cents chariots couverts de velours. Hélas ! dit la pucelle, nous ne le verrons point, il sera dans ses riches chariots. Lors le roi de Navarre courut après ceux qui les conduisaient : Dites, mes amis, qui est-ce qui est dans ces beaux chariots ? Ils répondirent que c'était la tapisserie de Jean de Paris.

Quand il y en eut dix ou douze de passés, il dit à un autre: dites-moi, mon ami, ce qui est dans ces chariots. Monseigneur, répondit-il, tous ceux qui sont couverts de vert, sont les chariots de la tapisserie et du linge. Ils furent bien étonnés.

Comme vingt-cinq autres chariots entrèrent, qui portoient les ustensiles de cuisine.

AUssitôt que les premiers chariots furent passés, il en vint vingt-cinq autres, lesquels étaient couverts de cuir rouge. Le roi de Portugal leur demanda: quels chariots sont-ce-là? Ce sont les ustensiles de cuisine de Jean de Paris. Je me tiendrois bien heureux, dit le roi de Portugal, d'en avoir une demi-douzaine de pareils. Qui est celui qui peut mener et entretenir un tel triomphe; ne le verrons-nous pas? Et comme ils devisaient, on vint dire que le dîner était prêt. Hélas! dirent les dames, ne parlez plus de cela; c'est un plaisir de voir ces richesses innombrables. Quand ces chariots furent passés il en arriva vingt-cinq autres couverts de damas bleu, et les courriers étaient panachés de même, comme nous le verrons ci-après.

Comme il arriva vingt-cinq autres chariots qui portaient les robes de Jean de Paris.

Regardez, dit-il à la pucelle: elle vit d'autres chariots plus beaux que les autres; et quand ils furent passés, on demanda à ceux qui les amenaient, à qui étaient ces chariots. Ils répondirent: ce sont les chariots des gardes-robes de Jean de Paris. Quels habillemens peut-il avoir là dedans, dit-elle? et cria par la fenêtre: Dites-moi, mes amis, combien y en a-t-il? Ils lui répondirent, vingt-cinq. Voilà assez de richesses, dit le roi, pour acheter tous nos royaumes. Grand bruit était par la cité, spécialement au palais, de la venue de cet homme. Le roi d'Angleterre fut tout étonné de le voir, car de lui

on ne faisait plus d'estime, et même il n'avait loisir de parler ni de jouer avec la fiancée. Et pour abréger la matière, ces vingt-cinq chariots passés, il en vint vingt-cinq autres couverts de velours cramoisi, bordé d'or, avec des franches. Quand on les vit approcher, chacun s'avança.

Comme les chariots de vaisselle arrivèrent.

Certes, dit la pucelle je crois que le Dieu de Paris doit arriver à cette heure; est-il homme qui puisse assembler telle noblesse? Si l'on m'eût dit que ce fût le roi de France, dit le roi de Navarre, je ne m'en fûsse pas étonné; car c'est un beau royaume; mais de ce bourgeois-ci, je ne sais où j'en suis. Comment, dit la pucelle, vous semble-t-il que le roi en pût faire autant? Oui, s'il l'eût entrepris. Tant parlèrent que les chariots passèrent hors un, auquel le roi demanda: Ami, qu'y a-t-il dans ces chariots couverts et cramoisi? Sire, dit-il, c'est la vaisselle de Jean de Paris. Incontinent après vinrent deux cents hommes d'armes bien en point comme pour combattre, et venaient quatre à quatre en belle ordre et sans bruit. Le roi d'Espagne appella le premier qui portait un pain en sa lance, et lui dit: Jean de Paris est-il en cette compagnie? Sire, dit-il, non, car lui et sa compagnie dînent aux champs: quand les chariots et les deux cents hommes d'armes furent passés, le roi d'Espagne dit qu'on allât dîner; mais les dames le prièrent qu'il laissât bonne garde à la porte, afin qu'il ne passe sans être vu. Ne vous souciez, dit le roi, j'en serai plus marri que vous. Alors allèrent dîner. On ne parla que des merveilles qu'on avait vues, dont le roi d'Angleterre n'était guère content. Après dîner, ils commencèrent à [illegible], mais il vint deux écuyers, qui dirent: Venez voir [illegible] les

belle compagnie du monde ; lors sortirent les rois avec les dames et chevaliers, tenant chacun une demoiselle par la main, et vinrent aux fenêtres.

Comme les archers de la garde de Jean de Paris entrèrent en grand honneur et triomphe.

TAntôt arrivèrent six clairons si bien en point, qui sonnaient si mélodieusement, que c'était merveille ; puis vint un grand courrier sautant, qui portait une enseigne, et après lui venaient deux mille archers bien en point, et avaient beacoup d'orfévrerie qui reluisait au soleil. LeRoi d'Espagne demanda à celui qui portait l'enseigne, si Jean de Paris était là. Il répondit que non, que c'était les archers de la garde. Comment, dit le roi d'Espagne, appellez vous ces archers, qui tous semblent être grands seigneurs? Vous enverrez bien d'autres ; et passa outre, menant ces gens en belle ordonnance. Peu après vint un héraut de Jean de Paris, qui demanda au roi d'Espagne la clef d'une église pour y avoir vêpres ; car Jean de Paris les voulait ouïr ce jour-là. Le roi lui dit : Mon ami, vous aurez tout ce que vous demanderez ; mais je vous prie, demeurez ici, pour nous montrer Jean de Paris. Je vous laisserai mon page, qui vous le montrera ; il ne vient pas encore ; il y a trop de gendarmes à venir, qui entréront devant lui, et il commanda à son page, et lui demanda son nom ; il lui dit qu'il s'appelait *Gabriel*. La pucelle dit : Gabriel, je vous supplie que ne parliez point de moi, et voyez cet anneau, que je vous donne ; mais, mon ami, quand viendra Jean de Paris? Il arrivera devant les gendarmes. Comment, dit la pucelle, ne sont-ce pas ceux qui passent? Non, dit le page, ce sont les archers de l'avant-garde, qui sont deux mille, et autant de l'arrière-garde ; je ne sais s'ils viendront avec les gendarmes ou après Le roi d'Arragon dit:

comment, va-t-il faire la guerre à quelque Prince, qu'il mène des gendarmes ? Non, c'est le train de son état.

Comme le maître-d'hôtel entra avec les deux cents pages d'honneur de Jean de Paris.

APrès que les archers furent passés, il arriva un homme beau, qui était vêtu de drap d'or, avec un bâton à la main, monté sur une haquenée. Après lui venaient les pages d'honneur de Jean de Paris, vêtu de cramoisi, et leurs pourpoints brodés de satin d'or, richement montés; les chevaux grisons, harnachés de velours cramoisi, comme les robes des pages. Or la pucelle pensait que celui qui allait devant les pages était Jean de Paris; elle se leva pour le saluer; le page s'en apperçut, et dit : Mademoiselle, ne bougez jusqu'à ce que je vous avertisse, car celui que vous voyez est le maître-d'hôtel, car cette semaine il est en office, et quatre qui sont par semaine, et après lui les pages d'honneur, pour voir si les logis sont prêts.

Comme une compagnie de Jean de Paris entra.

VOici entrer une belle compagnie, avec les trompettes, qui furent entendues par toute la ville; ils étoient couverts d'orfévrerie, et leurs chevaux aussi; et étaient treize trompettes. Le capitaine venait après, qui portait une bannière de taffetas bleu, et n'y avait aucune arme, de peur d'être reconnu. Il était monté sur un beau cheval tout couvert d'orfévrerie; après lui venaient quinze cents hommes d'armes bien montés. Le page montrait aux rois toute l'ordonnance. Ils s'émerveilloient, et disaient qu'ils étaient pour subjuguer tout le monde.

Comme Jean de Paris entra en la cité de Burgos, en grand triomphe.

CE page dit à la fille du roi d'Espagne : Madame, regardez celui qui porte un petit bâton en sa

main, un collier d'or au col, regardez comme il est beau et gracieux; l'or de son collier ne lui change point la couleur de ses cheveux. La pucelle fut joyeuse de ces nouvelles que le page lui disoit. Lors arriva Jean de Paris richement habillé, et autour de lui six pages. Quand la pucelle l'apperçut, elle devint si rouge qu'il semblait que le feu lui sortait du visage.

Le roi de Navarre l'apperçut, il lui serra la main, et elle tint la meilleure contenance qu'elle put. Quand Jean de Paris passa devant elle, elle lui tendit un couvre-chef de plaisance qu'elle tenait en le saluant doucement. Quand Jean de Paris la vit si belle, il fut ému d'amour, puis fit révérence, remercia la demoiselle, et passa outre avec ses gens avec lui.

Le roi d'Espagne fut bien joyeux du bon accueil que sa fille lui avait fait sans être avertie; tous disaient que la pucelle l'avait salué honnêtement, et qu'il y avait fort bien correspondu; mais le roi anglais n'en disait pas son sentiment, car en son cœur il pensait que cela lui pourroit porter dommage, et fit la meilleure contenance qu'il lui fut possible.

Comme les cinq cents hommes qui faisaient l'arrière-garde entrèrent en bon ordre.

JEan de Paris étant entré, arrivèrent les cinq cents hommes d'armes de l'arrière-garde, qui étaient demeurés derrière, pour savoir si Jean de Paris n'avait point d'affaires. Les seigneurs et dames furent étonnés de voir tant de gens, et la pucelle dit : Ah Dieu ! il y a encore des gendarmes! Mme dit le page, c'est l'arrière-garde de mon maître, qui sont cinq cents de même à ceux qui sont passés. Il serait mal de prendre noise à un tel homme, dit le roi de Navarre; je crois qu'à demeurant du monde, ni a tant de richesses. Lors les dames vinrent auprès

du roi, le prier d'envoyer quérir Jean de Paris; et le roi d'Espagne leur promit d'envoyer.

Comme le comte de Quarion et ses compagnon allèrent vers Jean de Paris.

LE roi d'Espagne appella le comte de Quarion et un de ses barons, et leur dit: Allez voir Jean de Paris, dites-lui que je le prie de venir en ce palais commencer la fête. Quand ils vinrent au quartier de Jean de Paris, ils trouvèrent les rues fortifiées avec de bonnes gardes, qui leur demandèrent à qui ils étaient. Nous sommes, dit le comte, au roi d'Espagne, qui nous envoie à Jean de Paris. Entrez, dirent-ils, avec votre compagnie. Lors entrèrent et virent les rues tendues de riches tapisseries; étant devant les logis, ils trouvèrent grande compagnie de gendarmes avec leur capitaine, auquel le comte demanda à parler à Jean de Paris. Qui êtes-vous, dit le capitaine? Je suis le comte Quarion à qui le roi d'Espagne a donné charge de venir parler à Jean de Paris. Suivez-moi, dit le capitaine. Après qu'ils furent entrés en la première salle qui était tapissée d'un drap d'or haute-lisse, et quand ils eurent un peu regardé, le capitaine vint leur dire d'attendre encore un peu: quand ils eurent un peu attendu, on ouvrit la porte. Le capitaine entra avec un des chambellans, et lui dit que le comte de Quarion voulait parler à Jean de Paris; je vais appeller le chancelier qui parlera à vous et l'alla quérir; et quand il fut arrivé, il leur demanda ce qu'ils voulaient. Nous voulons parler à Jean de Paris de par le roi d'Espagne. Comment, dit le chancelier, est-il si malade qu'il ne puisse venir jusqu'ici? Vous pouvez lui parler. Le comte entendant la réponse fut étonné, et s'en retourna dire la réponse au roi d'Espagne, dont les dames furent fachées, croyant qu'il n'en reviendrait pas.

Comme les rois d'Espagne et d'Angleterre vinrent trouver Jean de Paris.

LOrs le chancelier sortit de la chambre avec cinquante hommes qui reçurent honorablement les rois et leur compagnie ; puis dit au roi d'Espagne : Sire, que venez-vous faire ici, vous qui avez tant de plaisir en votre palais ? Vous soyez le bien venu. Je ne me pourrais tenir, dit le roi d'Espagne, de venir voir Jean de Paris, le prier de venir à présent en mon palais voir les dames qui desirent de le voir ; je vous prie que je puisse parler à lui. Venez donc, je vous montrerai le chemin ; puis les mena en la chambre du conseil, qui était tendue de satin rouge, bordée de feuillage d'or, le ciel de même, et de-là vint heurter en une autre chambre qui était tapissée d'un velours vert, à grands personnages d'or enrichi de perles. L'huissier vint ouvrir la porte, trouva le chancelier et les rois, qui dirent : que fait votre maître ? Monseigneur, dit l'huissier, il est en son siège, où il devise avec ses barons. Voici le roi d'Espagne, dit le chancelier, qui vient le voir, et entrèrent dans la chambre.

Comme les rois d'Espagne et d'Angleterre entrèrent avec plusieurs barons dans la chambre.

LE chancelier se mit à genoux devant Jean de Paris, disant : Sire, voici le roi d'Espagne qui vous vient saluer. Jean de Paris se leva et l'embrassa. Sire, dit le roi d'Espagne, Dieu vous maintienne et votre compagnie ; soyez le bien venu en ce pays ; je vous prie de venir en mon palais voir les dames, qui ont un grand desir de vous voir, comme aussi plusieurs rois, princes et seigneurs qui vous recevront.

Comme le roi Jean de Paris s'assit au plus haut lieu de la salle avec la pucelle.

JEan de Paris étant arrivé en la salle avec le roi d'Espagne et le roi d'Angleterre, les grands

seigneurs et demoiselles vinrent au-devant d'eux, et Jean de Paris salua les rois d'Arragon, de Navarre et de Portugal; et aussi ceux d'Ecosse et de Pologne, puis ôta son chapeau et salua les deux reines en les baisant, et prit la pucelle par la main, en lui disant: Je vous remercie, ma sœur, de votre présent. Elle rougit, et s'inclina; mais Jean de Paris dit à ses barons: Allez saluer les dames, puis nous irons reposer, et prit les deux reines par les mains, et s'en alla s'asseoir au plus noble lieu de la salle; et dit: Messieurs, prenez place, car nous avons pris la nô re. Il commença à deviser; et en parlant, la pucel e dit à Jean de Paris: Sire, vous avez amené une belle armée. Madame, je l'ai fait pour l'amour de vous. Comment! dit la pucelle en rougissant, pour l'amour de moi! Oui; dit Jean de Paris. Le roi de Navarre dit au roi d'Espagne: mon cousin, votre beau-fils blâmait cet homme, en disant que par fois il disait des mots de folâtre; je crois que non; mais il les donne si à couvert, que nul ne peut les entendre; je voudrais que nous lui puissions fa re expliquer. Je le veux bien, dit le roi d'Espagne; mais j'ai peur que je lui déplaise.

Comme le roi d'Espagne demanda à Jean de Paris l'explication des mots qu'il avait dit au roi d'Angleterre.

POur lors le roi d'Espagne dit à Jean de Paris: Si je n'avais peur de vous déplaire, je vous demanderais l'explication d'aucuns mots que vous avez dit en chemin. Demandez-moi ce qu'il vous plaira, dit Jean de Paris; car rien ne me saurait déplaire. Avec votre permission, dit le roi d'Espagne, d'où vient que le roi d'Angleterre devait faire porter des maisons à ses gens pour les garder de la pluie? Je ne puis interprêter ces mots. Alors Jean de Paris se prit à rire, et dit: Cela est bien aisé à entendre; moi et mes gens, par exemple, avions

des manteaux pour nous couvrir de la pluie, c'était-là les maisons que je disais au roi d'Angleterre qu'il fallait porter. Je vous demanderais volontiers une autres chose, dit le roi d'Espagne, si c'était votre plaisir ; c'est qu'un jour vous lui dîtes qu'il fallait qu'il fît porter à ses gens des ponts pour passer les rivières. Il est vrai qu'auprès de Bayonne, nous trouvâmes une petit rivière bien creuse ; le roi d'Angleterre et ses gens étaient mal montés, et il y en eut beaucoup de noyés, et quand nous fûmes passés, le roi d'Angleterre et ses gens faisaient leurs plaintes, et je leur dis qu'ils devraient avoir des ponts pour les passer : je leur voulais dire par ce discours, qu'il fallait avoir de bons chevaux pour les passer. Or, puisque tant vous avez dit, que nous cherchions le reste ; c'est que vous avez dit que votre père était venu en ce pays, il y a environ quinze ans, et qu'il avait tendu un lacet à une cane, et que vous veniez voir si la cane était prise. De cela, dit Jean de Paris, je ne blâme pas le roi d'Angleterre, car il n'est pas aisé à entendre. Il y a environ quinze ans que le roi de France, mon père, vint en ce pays ; et quand il s'en voulut retourner, vous lui donnâtes votre fille pour la marier, et il vous répondit que ce serait pour moi ; et voici maintenant la cause que je suis venu la chercher.

Comme le roi de France épousa la fille du roi d'Espagne.

LE roi Jean épousa la fille du roi d'Espagne en la ville de Burgos, et grandes réjouissances furent faites par tout le royaume. Le soir étant venu, le roi Jean dit qu'il ne coucherait point au palais, et pour ce furent les dames en son logis avec la mariée. Quand elles virent les merveilles qui y étaient, toutes dirent qu'à la bonne heure la pucelle était si joyeuse, qu'elle ne savait quelle contenance tenir. Pendant que les dames la déshabillaient, le roi

Jean arriva avec telle compagnie, et dit à la pucelle: Hé bien! mamie, n'êtes-vous pas bien aise d'avoir laissé le palais de votre père? Sire, dit telle' je n'ai jamais eu joie plus parfaite.

Comme le roi demanda congé au roi d'Espagne.

APrès que les noces furent passées, le roi de France dit au roi d'Espagne: Vous savez que j'ai une grande charge dans mon royaume, et ai la plus grande partie de mes barons avec moi, ayant laissé ma mère seule, laquelle a un grand desir de voir ma femme; ainsi si c'est votre plaisir, vous nous donnerez congé. Le roi d'Espagne entendant ces paroles, lui dit: Mon fils, puisqu'il vous a plu me faire cet honneur d'avoir pris ma fille en mariage, je vous prie de la bien gouverner, et pour mon royaume, veuillez commettre un gouverneur tel que bon vous semblera, car dès maintenant je vous le donne.

Comme le roi de France et sa femme, fille d'Espagne, partirent pour venir en France.

LE roi de France, après avoir pris congé des uns et des autres, partit d'Espagne avec la reine son épouse et ses barons, et firent tant par leurs journées, qu'ils arrivèrent en France, où ils furent reçus par les villes en grand honneur et triomphe, et arrivèrent à Paris, où la réception qu'on leur fit serait trop longue à raconter. Grands honneurs furent faits aux seigneurs et barons d'Espagne, lesquels avaient conduit leurs dames jusqu'à Paris, et demeurèrent en France six mois, puis retournèrent en Espagne. Au bout de neuf mois, la reine eut un beau fils, qui fut roi de France après le décès de son père.

FIN.

TROYES. — IMPRIMERIE DE BAUDOT.

On trouve aussi à la Librairie de **BAUDOT**:

Amours de La Vallière.
Amours de Lucas.
Anecdotes sur Napoléon.
Art de tirer les cartes.
Arythmétique (petite).
Aventures de Roquelaure.
Bâtiment des recettes.
Belle aux cheveux d'or.
Belle-Etoile.
Belle Hélène.
Bergère des Alpes.
Bible (88 fig. de la)
Biche au bois.
Bonhomme Richard.
Bonne mère.
Bonne petite souris.
Bouquets poissards.
Brave Toulousain.
Carpillon (princesse).
Cartouche.
Catéchisme des gr. filles.
Catéchisme poissard.
Chansonnier des buveurs.
Chansonnier national.
Conquêtes de Charlemag.
8 contes des fees. (8 fig.)
Contrat de mariage.
Déjeuné de la râpée.
Dialogues des amoureux.
Ecole des Pères.
Etrennes aux riboteurs.
Explication des songes.
Fables d'Ésope. (100 fig.)
Fantôme et le Fermier.
Fée Anguillette.
Gallien restauré.
Grenouille bienfaisante.
Gringalet et Verboquet.
Gros livre des songes.
Histoire des 40 voleurs.
Huon de Bordeaux.
Jardin d'amour.
Jargon de l'argot.
Jean de Calais.
Jean de Paris.
Jeune et belle.
Juif errant.
Lampe merveilleuse.
Laurette.
Lionnette et Coquericot.
Magie naturelle.
Malice des hommes.
Maîtresse fidèle.
Mandrin.
Méchanceté des filles.
Minet bleu et Louvette.
Miroir des femmes.
Miroir du pécheur.
Nain jaune.
Noëls.
Œufs de Pâques.
OEuvres badines de Piron
Oiseau bleu.
Oranger et l'Abeille.
Palais de la Vengeance.
Parfait amour.
Petit Carnaval et poupée.
Petit Escamoteur.
Petit vaudevilliste.
Pierre de Provence.
Pigeon et la Colombe.
Pipe cassée.
Porteur d'eau espagnol.
Prince Lutin.
Prince Marcassin.
Prince Mouton.
Promenad. à la guinguette
Prophéties de Moult.
Quatre fils d'Aymon.
Rameau d'or.
Recueil de complimens.
Richard sans peur.
Robert le diable.
Roi magicien.
Sans-Chagrin.
Secrétaire des dames.
Secrets du petit Albert.
Sermons de Bacchus.
Sermon des cocus.
Serpentin vert.
35 fig. Tableaux de messe.
Tragédie de sainte Reine.
Veillées du village.
Vie de Napoléon.